

LA RUSSIE CONTEMPORAINE...

Première partie:

C'est avec un soupir de soulagement que je suis descendu du train qui m'avait ramené à Moscou après une absence de neuf mois à l'étranger. Enfin - fut ma première pensée - on pourra se mettre au travail et faire de la bonne besogne...

La Russie est un pays mystérieux. Elle vous attire et vous tient captive: elle vous ensorcelle; vous voulez la revoir à peine vous la quittez; vous devenez involontairement un patriote de la Russie; vous perdez de vue les imperfections - disons plus, les horreurs - politiques, économiques et autres, et vous ne voyez que le peuple... et vous avez hâte de vous retrouver avec lui.

Moscou a certainement changé durant ces quelques mois qui ont marqué l'expansion, le déploiement de la fameuse *Nouvelle Politique Économique* qui devait sauver la Russie de tous les maux qui l'entourent. Au lieu des vitrines sales, couvertes de poussière et vides - la marque de fabrique du monopole gouvernemental - derrière lesquelles des rats géants couraient en pleine liberté à la grande joie et au grand amusement des gosses, j'ai trouvé ces magasins modernes remplis de toutes les délicatesses que tout gourmet aime - les fromages étrangers, le caviar, les pâtisseries à la crème pure et naturelle, toutes sortes de viande conservées, des sardines... en un mot, tout ce qu'un porte-monnaie bien garni pouvait désirer. Les rues se repavaient autour des carrefours importants de la ville, et le quartier «*chic*» de Moscou - autour de la Tverskaya - est devenu de nouveau le rendez-vous de la nouvelle aristocratie. Les cafés et les cabarets surgissent comme des champignons après la pluie, et avec eux apparaissent et se développent des vices inévitables de la prostitution. Moscou devient ainsi une capitale européenne proprement dite avec tous les défauts inhérents à ces villes. Aux entrées largement illuminées des «*maisons de plaisir*» il y a des «*garçons*» en costume de soirée de rigueur qui retirent obséquieusement la fourrure des arrivants... Mais pourquoi décrire davantage ces phénomènes bien connus? Tant que l'on décidera d'introduire le bourgeois dans le système économique, il insistera pour avoir ses amusements préférés, pour mener son mode de vie. Il n'y a, par conséquent, rien de si extraordinaire dans le fait que Moscou redevient soi-même. Toutes ces institutions ne démoraliseront certainement pas le bourgeois qui a vu des scènes bien plus belles dans sa vie; mais il n'y a aucun doute qu'elles introduisent le poison de la désintégration dans les rangs ouvriers. La bureaucratie soviétique a amené à la surface de la Russie contemporaine une phalange d'administrateurs, de commissaires, de gérants qui sont sortis de la classe ouvrière et qui, tout récemment encore, étaient à l'atelier, au four, aux champs. C'est de cette phalange qu'est née la nouvelle bourgeoisie communiste qui, emportée par le tourbillon de la *Nouvelle Politique Économique*, s'exerce à qui mieux mieux à échafauder de nouvelles entreprises, de nouveaux trusts, de nouveaux plans gouvernementaux, de nouveaux projets financiers... et tout ça, autour de la table de café ou de cabaret, dégustant les fines liqueurs et commençant à vivre d'une façon qu'ils n'ont même pas rêvée quand ils étaient dans l'usine... Et bien lointain semble le passé de labeur, si éloignées sont ces années de peine et de fatigue, - et si appétissants sont ces mets épatants servis à votre table par les garçons gentils et charmants... des prolétaires eux aussi, des «*camarades*»!

Ces hommes - et leur nombre est légion - sont à jamais perdus pour le socialisme, pour la révolution, et aident à bâtir la nouvelle couche intermédiaire qui, de cette façon, se développe en la nouvelle bourgeoisie «*rouge*» et «*prolétarienne*» de l'État communiste-capitaliste.

Mais est-ce que toutes ces richesses signifient que la quantité de vivres s'est augmentée sur le marché? Certainement oui. Dès le premier jour, quand la liberté de vente et d'achat fut décrétée, il était déjà possible d'obtenir les nécessités ordinaires de la vie qu'un jour auparavant le gouvernement, avec tout son appareil énorme, était absolument incapable de dominer. Disons, pourtant, tout de suite que l'augmentation de vivres

sur le marché ne signifiait pas toujours une augmentation des réserves sur la table de l'ouvrier. Grâce à la croissance rapide de petites boutiques devenant totalement disproportionnée à la quantité initiale de vivres que le paysan pouvait mettre à la disposition de la ville, le coût de la vie montait par des bonds gigantesques totalement disproportionnés avec l'augmentation des salaires. De cette façon les spéculateurs, les organisateurs de trusts, les affairistes, les concessionnaires et leurs semblables avaient la possibilité de satisfaire tous leurs désirs, tandis que l'ouvrier rêvait encore d'un morceau de pain blanc dont il voyait maintenant de larges quantités s'étaler derrière les vitrines des boulangeries et des pâtisseries récemment ouvertes. D'un autre côté, ceux des habitants, dans les larges centres de la population, qui avaient le bonheur de posséder des amis ou des parents à l'étranger avaient les moyens de recevoir les fameux paquets de vivres de l'Ara... qu'ils vendaient .aux portes mêmes des bureaux de l'Ara de façon à pouvoir acheter un peu plus de farine de seigle à la place de la farine blanche que ces paquets contenaient.

Les marchés sont remplis des boîtes de lait condensé de l'Ara, de la farine de l'Ara, du riz de l'Ara. Cela est dû, en partie, sans aucun doute, aux vols gigantesques de marchandises de l'Ara dans les dépôts de chemin de fer où les trains de l'Ara sont gardés. Les vols sur les lignes des chemins de fer - au milieu d'une augmentation générale de la rapine et du brigandage - ont reçu une amplitude inouïe: des trains entiers de marchandises disparaissent comme par une baguette magique; l'administration entière des chemins de fer - de l'employé supérieur de la gare jusqu'au dernier signaliseur - participe à cette occupation lucrative; et tout cela parce que les salaires sont bien trop bas pour pouvoir vivre même médiocrement, et parce que le pays ne produit rien.

L'absence de production est horrificante. Les organes officiels du gouvernement ou du parti au pouvoir publient quotidiennement des chiffres sur les produits exportés, des plans sur de nouvelles unités de production, des systèmes nouveaux et améliorés de la taylorisation du travail, des plans perfectionnés pour le trafic ferroviaire - et, malgré cela, tout le monde se demande où tous ces chiffres vont et d'où ils viennent. La vie économique et industrielle du pays, à l'heure actuelle, est arrêtée; ici et là quelque atelier produit en un mois ce qu'il avait, auparavant, produit en un jour. Et comme cela a été officiellement déclaré au dernier *Congrès des Conseils d'Économie Nationale*, «*nous venons d'atteindre le niveau de production que nous avions à l'époque d'avant Pierre-le-Grand!*».

Avant l'introduction de la *Nouvelle Politique Économique* - dans l'ère pré-NEP-ienne - il n'y avait ni production ni consommation. Depuis l'introduction de la NEP nous continuons à ne pas avoir de production, mais la consommation a augmenté. Le paysan apporte ses produits au marché. Le Nep-man, comme on appelle actuellement le commerçant et le spéculateur russe - cette nouvelle classe dont j'ai parlé plus haut - spéculé sur les vivres et vit aussi confortablement que possible, pendant que le pays devient de plus en plus pauvre.

La seule production qui augmente presque à chaque heure c'est celle du papier-monnaie. Les métamorphoses kaléidoscopiques des différentes sortes de «*bank-notes*», d'«*obligations de l'État*», de «*signes monétaires*», etc... sont littéralement ébahissantes. Les chiffres astronomiques - car tout petit mendiant des rues est un multi-millionnaire - excitent l'imagination, mais sont loin d'être capables d'améliorer les conditions de la vie. Le rébus mathématique qu'un rouble n'est pas un rouble, mais bien dix mille, et que 100 roubles de l'émission 1922 (qui étaient équivalents à un million de roubles d'avant 1922) égalent seulement un rouble de l'émission 1923... donnent une idée de la débâcle complète du système financier et de l'imbroglio économique désespéré dans lequel le pays se trouve comme résultat direct de l'absence de production.

Deuxième partie:

La *Nouvelle Politique Économique* a transformé la Russie en une nation de boutiquiers - le sobriquet qui, jusqu'ici, n'était adjugé qu'à l'Angleterre. Les industries n'existent pas, les industriels brillent par leur absence. Mais il y a bon nombre de boutiques et de boutiquiers. Tout le monde, de la dactylographe au professeur, de l'ouvrier de l'usine au chef de département d'un ministère, tous achètent et vendent: tel vend ses habits, ses souliers ou ses vieux crayons; tel achète de la farine, du lait pour l'enfant, du beurre et ainsi de suite. Les nécessités primaires de la vie changent incessamment de mains; les uns se débarrassent de leurs derniers habits pour câliner un peu la faim; les autres entreprenaient une diète de famine pour pouvoir s'acheter quoi que ce soit pour se couvrir le corps. Les marchés de Moscou pullulent de marchands ambu-

lants - hommes et femmes - qui appartiennent au monde intellectuel, à l'aristocratie, aux classes ouvrières; les voilà tous alignés derrière les monticules de boue en train de vendre leurs breloques, ou plutôt de les échanger avec des marchands semblables pour quelque objet plus urgent. La *Nouvelle Politique Économique* a commercialisé la nation sans augmenter le moins du monde sa productivité. Il y a à Petrograd tout juste l'usine *Baltique* qui travaille encore - et presque exclusivement sur les briseurs de glace nécessaires pour garder le port de Pétrograd ouvert durant l'hiver. Dans la province de Moscou, il y a une fabrique de réparations de locomotives à Podolsk — à une distance d'environ 60 verstes de Moscou - qui travaille bien. Il est intéressant de noter, à cet effet, que cette fabrique est la «*fabrique d'exposition*» de la Russie. Qui-conque arrive de l'étranger est immédiatement transporté à Podolsk comme preuve que le haut niveau de production en Russie n'est pas un mythe... Son directeur et celui qui a fait marcher la fabrique a été durant toutes ces années, un de nos camarades, un anarcho-syndicaliste. Nous pouvons, ainsi, être fiers que la seule preuve de la production existante en Russie est bien due aux efforts d'un anarcho-syndicaliste.

Mais alors quelles ont été les améliorations qui suivirent l'introduction de ce nouveau régime économique, et ont-elles apporté des améliorations effectives non seulement dans les conditions mêmes de la classe ouvrière, mais aussi au point de vue politique et social?

Les transformations produites dans le camp économique par la volte-face de la politique des bolchevistes a introduit une amélioration matérielle superficielle dans les conditions de cette fraction de la classe ouvrière qui travaillait dans les quelques entreprises industrielles encore vivantes et qui, grâce à l'introduction du travail aux pièces, avait la possibilité d'augmenter son budget presque jusqu'à un niveau de vie normale. La grande masse des travailleurs ne sent pas ces améliorations; même s'ils ont l'air aujourd'hui, plus satisfaits qu'ils ne l'étaient il y a un an ou deux - quand le communisme d'État était en pleine vigueur - cela est simplement dû au fait qu'ils peuvent, maintenant, acheter tout ce qu'ils veulent pourvu que l'argent suffise: ce qu'il leur était impossible de faire sous le régime strictement «*communiste*» - sans succédanés. Le système du travail aux pièces est à présent à l'ordre du jour; il a introduit à sa suite les heures supplémentaires, de façon que la grande «*réforme sociale*», introduite le premier jour de la Révolution de novembre - notamment la journée de huit heures - existe toujours comme décret, mais n'est plus pratiquée. Souvent ce sont les ouvriers eux-mêmes, poussés par la pénurie, qui demandent une journée plus longue afin de pouvoir gagner davantage.

C'est tout ce qu'il y a à dire sur les «*améliorations*» économiques; le transfert des pauvres dans les maisons des riches - un truc de propagande, qui, même en sa période la plus sympathique, a été si grossièrement pratiqué que les ouvriers préféreraient rester dans leurs caves - fut immédiatement arrêté. Pour un ouvrier il était absolument impossible de trouver une ou deux chambres pour y loger sa famille: cela coûtait au moins 1.5 milliard (été 1922), c'est-à-dire presque 100 dollars! - pour obtenir le droit à la clef de la chambre, sans parler du loyer... Car tout doit être payé maintenant, et payé chèrement, car les calculs sont faits non sur la base du salaire moyen de l'ouvrier, mais proportionnellement à l'agiotage de la Bourse.

C'est que nous avons maintenant cette institution européenne - la Bourse! Les actions et les monnaies étrangères sont cotées quotidiennement; les marchés sont déclarés calmes ou vifs, les journaux publient tous les jours les «*notes de la Bourse*», des bulletins spéciaux sont publiés par différentes bourses, et l'organe officiel du *Conseil du Travail et de la Défense* - la «*Ekonomitcheskaya Zhizn*» (*) - se plaint que toutes les *Bourses provinciales* ne publient pas ces bulletins!

Nous avons deux Bourses en Russie: la Bourse officielle et la Bourse «*noire*» ou privée. La «*tchornaya birzha*», comme cette dernière se dénomme en Russie, contrôle la Bourse avec une majuscule: car l'agiotage principal est fait dans la rue bien plus qu'à la Bourse officielle dans laquelle personne n'a confiance. Le taux d'échange est bien plus élevé sur la bourse «*noire*» que sur celle du gouvernement, et cette dernière est obligée de s'approcher du taux privé si elle ne veut pas que tout l'or et toutes les valeurs disparaissent entièrement dans les mains privées des spéculateurs. La Bourse officielle est dans la rue «*Hyinka*», là où se trouvait l'institution du même nom sous l'ancien régime; la bourse «*noire*» est tout à côté, dans un parc, avec le ciel comme seule voûte, et une foule houleuse est constamment en mouvement achetant et vendant des billets, de l'or, de l'argent, etc..., etc... Grâce à cette concurrence, le rouble tombe encore plus que si l'absence de production avait été le seul facteur de spéculation. La demande, extraordinaire pour la «*valuta*» étrangère est si grande, que le dollar avait atteint - en décembre 1922 - l'équivalent de cinquante millions de roubles !

(*) La vie économique. (Note A.M.)

(**) Littéralement: *L'échange noir*. (Note A.M.)

(***) La devise. (Note A.M.)

Avec cette chute abracadabrante du rouble nous avons, cela va sans dire, la hausse folle des prix sur les vivres tandis que, comme nous l'avons déjà dit, l'augmentation des salaires est loin de pouvoir compenser l'augmentation continue des prix.

Prenons les prix qui ont régné à Moscou vers la fin d'octobre 1922 (1): - le pain de seigle a coûté de 250.000 à 500.000 roubles la livre; - le pain blanc a coûté de 1/2 million à un million de roubles la livre; - la viande a coûté de 1 million à 1 million 1/2 de roubles la livre; - le beurre a coûté de 4 à 10 millions de roubles la livre; le sucre a coûté de 6 à 9 millions de roubles la livre; les pommes de terre 750.000 roubles la livre; - le lait a coûté 250.000 roubles le demi-litre; - un costume ordinaire avait coûté 200 millions de roubles; - une paire de souliers, pas moins de 100 millions; ainsi de suite.

Quel a été le salaire moyen durant cette même période? Je demeurais dans une petite maisonnette: il y avait là une téléphoniste qui gagnait 50 millions de roubles par mois; un employé dans un département du Soviet de Moscou gagnait environ 100 millions par mois; un ouvrier dans une fabrique d'automobiles gagnait (travail aux pièces et heures supplémentaires compris) environ de 160 à 170 millions par mois. Ceci, était déjà considéré comme un salaire assez élevé pour un ouvrier. Prenant en considération qu'une famille d'ouvrier est composée, en moyenne, de lui-même, de sa femme et de deux enfants, il est clair que le budget de la famille ne pouvait contenir les besoins les plus primitifs que par un supplément obtenu par la femme et les enfants en allant troquer et marchander. C'est ainsi que toute la population fut obligée de s'adonner au commerce et d'employer toute son énergie à la lutte pour obtenir les nécessités les plus indispensables de la vie et devint, à la suite, de plus en plus apathique à tout ce qui l'entourait - à la Révolution de même qu'à la contre-révolution, au bolchevisme ou à tout autre chose en «*isme*». Peut-être, nous dira-t-on, ces difficultés économiques ne furent pas toutes le résultat de la mauvaise administration bolcheviste et le parti communiste russe - comme compensation pour les imperfections économiques dues à la force majeure - avait tout au moins tenté d'élargir les bases des améliorations politiques et de donner au peuple la possibilité de respirer l'air plus librement qu'il ne le pouvait auparavant?

Examinons alors quels furent les effets de la *Nouvelle Politique Économique* sur la vie politique et intellectuelle du pays.

(1) Le dollar équivalait alors environ 20 millions de roubles.